

Gérer la crise : les outils de la conviction et de l'efficacité

Les thématiques abordées jusqu'ici convergent toutes vers **une interrogation centrale qui concerne le politique comme le militaire : quel peut être le dosage optimal de contraintes et d'incitations à mettre en œuvre pour réduire la phase de coercition et assurer une transition vers une stabilisation durable ?** Classique problème de "management des crises" que celui de la proportion de "carotte" et de "bâton"... On a tendance à ne parler que de ce dernier, tant notre avance technologique nous pousse à en surestimer les avantages et il est vrai que l'émergence des concepts tels que le NCW permet une réduction substantielle du poids de la coercition pure. Il semble pourtant urgent d'investir au moins autant dans "la carotte", pour réduire le potentiel de conflictualité et, lorsqu'il s'exprime, pour en faire taire les effets. Dans ce domaine, le politique pourrait utilement s'inspirer de la planification EBO (*Effect based operations*).

Sentir "l'odeur du terrain", cultiver "le savoir de la peau"

S'il est un enseignement essentiel de l'actuelle opération militaire américaine en Irak, c'est bien la nécessité, pour toute force engagée sur un théâtre d'opération lointain, de chercher à connaître son ennemi, sa culture, ses mœurs, ses prismes et ses biais de compréhension du monde, même s'ils nous déplaisent. **La méconnaissance patente du milieu humain par les soldats américains, ainsi que leur provincialisme, ne pouvaient avoir que des conséquences dramatiques et les exposer à de graves déconvenues, les poussant à la surenchère indiscriminée pour se protéger d'un "autre" décidément trop "étranger".**

Le décalage culturel observé en Irak n'est pas l'apanage du Moyen-Orient. Les Etats de l'ex-Yougoslavie ne sont pas vraiment plus "européens" ou "occidentaux". Ils

recèlent un rapport à la mort, à la vie, à la guerre tout aussi spécifique, sans même parler des différences de culture de la violence internes à l'espace balkanique, qui séparent même les Croates des Slovènes, déjà plus "européens"... Les méfaits de l'ethnocentrisme et du nombrilisme occidentaux sont ici à incriminer et appellent une salutaire "conversion du regard" pour appréhender des réalités politiques, culturelles et religieuses éloignées des nôtres. Là sont les vraies "différences", plus prégnantes que celle qui oppose le terrorisme à la guerre massive technologique.

Quels ennemis, quels scénarios, quels outils, quelle chaîne de commandement ? L'ampleur des chantiers de réflexion qui doivent s'ouvrir n'est pas à démontrer. Or, la pensée doctrinale française renaît péniblement. Il n'existe pas de *war studies* à la française. Le système national se caractérise essentiellement par une dispersion des moyens, publics et privés (10 000 stagiaires, dont 400 étrangers et 80 européens, dispersés de manière souvent aléatoire entre 11 structures de recherche), des centres de documentation misérables et jaloux de leurs dérisoires ressources, l'absence d'un centre de doctrine interarmées, une entropie structurelle et un rayonnement international proche du néant...

Il n'y cependant aucune fatalité à l'échec. Une claire volonté politique, l'affectation rationalisée de ressources adaptées, la chasse aux doublons et une coordination des moyens existants (cette exigence pourrait aussi utilement s'appliquer aussi d'ailleurs au monde du renseignement) peuvent permettre un sursaut salutaire pour nourrir conceptuellement et de manière pratique les synergies nécessaires à la préservation et au développement d'un outil militaire de haut niveau, adapté aux mutations des menaces et de notre environnement international.



SIRPA TERRE